
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 13 (1985)

DOI: 10.11588/fr.1985.0.52294

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

die fränkisch-deutsche Königskanzlei Eingang fand. Das berühmte *legi* oder *legimus*, das der schreibunkundige Kaiser Justin mit einer Schablone gezeichnet haben soll, ist erst zu Beginn des 7. Jh. belegt und wurde vermutlich ursprünglich von hohen Beamten als Gegenzeichnung verwendet. Die Namensunterschrift des Kaisers in griechischer Sprache findet sich erst im 10. Jh. Welche Form auch immer Verwendung fand: »vom 1. Jh. n. Chr. bis zur Mitte des 8. Jh. war die Kaiserunterschrift die endgültige Bestätigung und Vollziehung einer jeden Kaiserurkunde« (S. 124).

Das gilt mit wenigen Ausnahmen auch für die Herrscherurkunden der germanischen Nachfolgestaaten, die allerdings vielfältigere Formen aufweisen. Das Formular orientiert sich im wesentlichen am Vorbild der römischen Kaiserurkunde bzw. der höheren Provinzbeamten, um sich dann aber zunehmend in je eigenen Formen davon zu emanzipieren. Saupe unterscheidet wiederum drei Gruppen: ein Schlußgruß nach kaiserlichem Vorbild findet sich bei den Vandalen und in den Reichen Odoakers und der Ostgoten in Italien, also jenen Staatsgebilden, die der ersten Gründungswelle auf römischem Boden angehören. Bei den Merowingern, Westgoten und – bedingt – Langobarden wurden römische Kanzleibräuche, auch der Provinzialbeamten, eigenständig fortentwickelt nach dem Muster *N. (rex)...subscripti*. Welches das direkte Vorbild für diese – sicherlich auch naheliegendste – Formel war (Privaturkunde, Konzilsunterschriften?) und in welchem Raum sie zuerst auftrat, muß offen bleiben. Die merowingischen Königsurkunden weisen zudem zusätzlich eine Kanzleibeglaubigung auf (s. oben), die in den langobardischen Staaten alleine, ohne Herrscherunterschrift steht, doch verwischt dort vielleicht die überwiegend kopiale Überlieferung das Bild (vgl. auch S. 144 zu den Papsturkunden). Für den Adel und hohe Würdenträger gilt im allgemeinen, daß sie sich an der »Privaturkunde« orientierten und die fränkischen Hausmeier sich zunehmend der merowingischen Königsurkunde annäherten. Für Anlehnung an römische Beamtenurkunden gibt es kaum Ansätze.

Abschließend betrachtet Saupe die Papsturkunde (S. 144 ff.). Dort findet sich seit dem 3. Jh. – zunächst unter Briefen – eine Grußformel als eigenhändige Unterschrift. Seit dem 8. Jh. (Zacharias) lautet der dem antiken Privatbrief entlehnte Gruß für alle Papsturkunden ausschließlich *Bene vale(te)*. Unterschriften unter Konzilsakten folgen dem Muster *Ego N. N.* (Titel und Funktion) *subscripti*.

Diese kurze Skizze kann nicht annähernd die vielfältigen Einzelergebnisse der Arbeit resümieren, denn der Wert dieser und vergleichbarer Arbeiten liegt nun einmal im Detail. Dennoch hat die erstmalige, gleichsam katalogartige Zusammenfassung des Stoffes auch über das engere Thema hinaus wertvolle Ergebnisse gezeitigt, etwa im Hinblick auf den je unterschiedlichen Stand der Schreibkenntnisse (S. 26, 33, 48), die Entwicklung des Vulgarrechts und natürlich – in einem beschränkten Rahmen – zur viel diskutierten Kontinuitätsfrage.

Störend wirken Flüchtigkeiten im Anmerkungsapparat und im Literaturverzeichnis, ohne daß dies den substantiellen Wert der Arbeit schmälern könnte. So wäre durchgängig »longobardo« zu lesen, und H. Zielinski wird verwundert sein, sein Buch im Literaturverzeichnis unter dem »Pseudonym« Kaminsky wiederzufinden (richtig: S. 97 Anm. 112 ff.). Die S. 139 Anm. 85 genannte Edition ist parallel zu Saupes Arbeit erschienen: *Codice diplomatico longobardo IV/1*, ed. C. Brühl (Fonti per la storia d'Italia, t. 65; Rom 1981, erschienen: 1983).

Theo KÖLZER, Gießen

Gildas: New Approaches. Edited by Michael LAPIDGE and David DUMVILLE, Woodbridge-Suffolk (Boydell Press) 1984, XII–244 p. (Studies in Celtic History, 5).

Ce volume réunit douze articles ou chapitres abordant Gildas et son œuvre à partir de différentes disciplines. C'est un essai remarquable pour essayer de cerner les contours de

l'homme et de l'œuvre, un essai de datation également. Il est regrettable que les auteurs n'aient pas connu la monumentale thèse de François Kerlouégan sur Gildas. Cette thèse, intitulée «Les destinées de la culture latine dans la Bretagne du VI^e siècle. Recherches sur le *De Excidio*», fut soutenue à Paris en 1977. Sa version complète, dactylographiée, comporte plus de mille pages. Une collaboration internationale entre les auteurs du livre dont nous parlons et F. Kerlouégan aurait été des plus fructueuses. Ayant eu la chance de lire, il y a huit ans, la thèse de F. Kerlouégan et de l'avoir souvent utilisée depuis, nous avons eu l'impression que le livre récemment paru confirmait la plupart de ses vues. Le nombre des auteurs, leurs vues souvent complémentaires, parfois divergentes, tout cela ne dégage pas toujours une impression de clarté, comme c'est le cas du travail de F. Kerlouégan. Toutefois, cet ouvrage reste utile et même précieux, car certains articles élargissent le cadre de leurs préoccupations à tous les problèmes entourant la fin de la Bretagne romaine.

Ian WOOD, «The end of roman Britain: continental evidence and parallels», p. 1–25, montre ainsi que diverses sources continentales contemporaines ne doivent pas être négligées: elles font apparaître que, si l'île cesse d'être sujette à Rome vers 410, elle ne passe pas pour autant aux mains des Barbares. Elle ne connaît pas de véritable désastre avant le milieu du siècle. L'auteur souligne l'intérêt de la *Vita Germani*. On sait que Gildas parle d'une période (coïncidant avec sa vie) durant laquelle les guerres étrangères ont cessé. Ce demi-siècle de paix relative est capital dans l'histoire du temps, car il parut par la suite un âge d'or. En gros, l'auteur place la révolte saxonne vers 440–450 et la victoire d'Ambrosius avant 480, la composition de *De Excidio* entre 485 et 525 environ. Retenons cette chronologie, fort différente de celle proposée p. 83–84 par D. Dumville qui retarde de 40 à 50 ans la plupart des événements. Il nous semble avoir trouvé, dans l'étude des latinistes sur la langue, des arguments en faveur de la chronologie de I. Wood. Relevons aussi l'influence franque dans le sud-est de l'île, influence sur laquelle I. Wood revient à la fin de son étude.

De la p. 27 à la p. 50, M. LAPIDGE montre que Gildas a reçu une formation romaine traditionnelle d'un *grammaticus* et d'un *rhetor*. La qualité de son latin l'apparente aux auteurs du V^e siècle plutôt qu'à ceux du VI^e. C'est également l'avis de F. Kerlouégan. Il semble donc que le *De Excidio* a été écrit plutôt vers 500 que vers 550.

D. DUMVILLE, p. 51–59 et 61–84, donne deux contributions de valeur. Après un examen très (trop?) critique, il déclare qu'aucune date précise ne peut être avancée pour les rois mentionnés par Gildas: on ne pourrait donc recourir qu'aux autres éléments de datation. Il propose cependant une chronologie assez différente de celle de I. Wood comme on l'a dit plus haut. On voit mal Gildas formé vers 510–520 par des *grammatici* et des *rhetores* dans une école traditionnelle romaine, alors que le christianisme a modifié le système éducatif et que les Barbares ont déjà porté de sérieux coups à la vie urbaine.

Neil WRIGHT, p. 85–105, examine les perspectives géographiques de Gildas. Il aborde ainsi le problème du sens de *transmarinus* dans le *De Excidio*. Les Pictes sont aussi appelés *transmarini*, ce qui fait difficulté. L'étude porte ensuite sur l'interprétation de Gildas par Bède puis par Geoffroy de Monmouth, enfin par l'auteur de la vie de saint Teliu. Il termine en montrant que Gildas s'intéresse à la Bretagne tout entière et non seulement à sa partie septentrionale, ce qui a été parfois soutenu, sans grande vraisemblance. P. 107–108, N. Wright examine le style de Gildas pour aboutir, lui aussi, à la conclusion que ce style est plus proche, par exemple, de celui de Sidoine que du style des auteurs brittoniques du VI^e siècle. Gildas était familier avec les œuvres d'écrivains tels que Eusèbe, Sulpice, Jérôme, Orose, Rufin. Moins certaine est sa familiarité avec Tite-Live ou Cicéron. Par contre, il connaît bien Virgile. Son style est surtout apparenté à la prose d'Ennodius et à l'*Opus Paschale* de Caius Sedulius (p. 192). Il serait intéressant de comparer le style de Gildas avec celui de Faustus, autre illustre Breton du V^e siècle.

Giovanni Orlandi, p. 129–149, fait l'examen minutieux des *clausulae* de Gildas, autrement dit les séquences de syllabes terminant une phrase. La brève contribution de Paul SCHAFFNER,

p. 151–155, sur l'emploi du mot *iudex* n'est pas sans intérêt. Ammien Marcellin l'utilise dès la fin du IV^e siècle pour désigner les chefs barbares non romains. La Bible a influencé Gildas dans un emploi assez analogue du mot. A. C. SUTHERLAND, «The imagery of Gildas», p. 157–168, montre qu'elle est issue de la Bible, mais son emploi reste cependant assez original.

Patrick SIMS-WILLIAMS, p. 169–192, sous le titre «Gildas and vernacular poetry», illustre les parallèles entre la poésie latine de louange et la poésie brittonique du début du Moyen-Age. C'est un témoignage remarquable sur les échanges entre langues et cultures que les migrations mettaient en contact, voire en symbiose. Il y a des passages très vivants à ce sujet dans les lettres de Sidoine.

R. SHARPE, p. 193–205, dans «Gildas as a father of the Church», se livre à une étude assez nouvelle du rôle de Gildas comme «père» de l'église brittonique. C'est l'occasion pour lui de rappeler (ce qui est trop souvent oublié) l'importance et l'ancienneté des éléments brittoniques dans la «collectio» dite «hibernensis». Les Pères les plus souvent cités sont d'ailleurs des *Brittones*: Gildas lui-même, Winniau (Finnian), Patrice. La lettre de Gildas à Winniau est d'ailleurs un document fort important. Les relations entre les guides spirituels de l'église brittonique sont aussi illustrées par l'épisode, conté par Sidoine, où nous voyons Faustus faire envoyer un de ses ouvrages par Riochatus, *Britannis tuis*, dit Sidoine écrivant à Faustus la relation du fait. On relève que Gildas n'est guère favorable au clergé séculier. R. Sharpe pense que Gildas a dû inspirer les premiers textes pénitentiels; la lettre à Winniau traite de discipline monacale. Il relève, ce qui est trop souvent oublié aussi, que la Bretagne armoricaine est la région où le culte de Gildas est le plus développé (p. 200). On ne voit pas pourquoi la tradition, datant au moins du XI^e siècle, selon laquelle Gildas émigra en Armorique, serait fautive. Il n'y a là aucune invraisemblance et il existe plusieurs textes du début du XI^e siècle à ce sujet.

De la p. 207 à la fin, D. DUMVILLE revient sur le problème des relations entre Gildas et Winniau et ses aperçus sur cette question sont particulièrement neufs et dignes d'attention.

Tout l'ensemble du livre met en lumière l'importance de l'église brittonique du IV^e au VII^e siècle. Ce fut elle qui convertit l'Irlande dont la gloire postérieure fit oublier la période la plus ancienne. Ce fut dans cette église que naquirent les premiers pénitentiels, adaptation du système de compensation des lois celtiques à un système de pénitences tarifées, pénitentiels qui influencèrent profondément la vie sociale. Au milieu des désastres qui frappèrent le monde brittonique du VI^e au VIII^e siècle surtout, et qui le réduisit à l'état d'îlots séparés, l'église brittonique fut un élément de résistance et resta longtemps un facteur d'unité, jusqu'aux invasions normandes et même au delà, jusqu'aux grandes réformes monastiques du XI^e siècle.

LÉON FLEURIOT, Paris

Ulrich NONN, *Pagus und Comitatus in Niederlothringen. Untersuchungen zur politischen Raumgliederung im früheren Mittelalter*, Bonn (Ludwig Röhrscheid Verlag) 1983, 279 p., carte (Bonner historische Forschungen, 49).

Au cours des cinquante dernières années, l'étude de l'organisation comtale du royaume franc – question fondamentale, inséparable de l'histoire de la formation des principautés territoriales au moyen âge – s'est considérablement renouvelée: les travaux d'A. Waas (1938), de P. von Polenz (1956), de W. Niemeyer (1968) et d'H. K. Schulze (1973), notamment, ont battu en brèche la belle ordonnance administrative dont les manuels d'institutions médiévales brossaient l'image. Le rajeunissement de la problématique fut également favorisé par la multiplication des éditions critiques et par les immenses progrès de la géographie historique et de la prosopographie.